

La petite fille de La Havane

Coup de cœur et réflexions



Un coup de cœur comme il m'en arrive rarement. C'est ce qui s'est produit à la découverte du nouveau film de Pasquale Noizet, "La petite fille de La Havane". Un titre tout simple, pour un film que l'auteur annonçait sans prétention, tourné avec des moyens très modestes.

Au moment de lancer le film sur le site Internet de l'auteur, j'avoue que j'étais

plutôt sceptique. Allait-on voir une fois encore les vieilles voitures américaines rouler comme au ralenti dans les rues de la ville, les vieilles dames fumer un énorme cigare, le ressac de la mer sur la corniche, avec en fond musical le Buena Vista Social Club ? Allais-je entendre une fois encore des commentaires convenus sur la passion des rythmes musicaux, la beauté des visages burinés, et autres clichés occidentaux sur l'esthétique de la misère qui flatte la bonne conscience ethno-touristique ?

Premières images, première bonne surprise : nous sommes chez l'habitant. Une petite fille d'environ 10 ans est au balcon d'un logement qu'on devine modeste. Elle semble chercher quelqu'un, ou quelque chose, en bas dans la rue, ou bien là-bas plus loin vers l'horizon.

Là voilà descendue dans la rue, une petite rue ordinaire, dans ce qui semble être le labyrinthe de la vieille ville. Où va-t-elle ? Nous ne le savons pas, mais nous lui emboîtons le pas. Pas de commentaire, pas d'explication. Et déjà notre regard est captivé par ce petit ange à la robe claire qui déambule le long des rues étroites. Elle passe devant un marché, un bar ouvert sur la rue, une galerie de peintures, fait de la balançoire quelques instants dans un petit square. Y aurait-il des insectes dans cette grosse flaque d'eau ? Non, ce ne sont que des mégots. Nous découvrons les quartiers ordinaires de la ville, ses façades, les gens bavardant dans la rue. Voilà notre petite fille marchant sur une large avenue sans doute célèbre, passant devant des monuments certainement tout aussi remarquables, mais nous n'aurons pas d'explication. Et à juste titre : nous ne sommes pas dans un film touristique, ni dans un documentaire au didactisme assommant : nous sommes dans le quotidien d'une petite fille ordinaire.



Voilà déjà depuis plusieurs minutes que nous suivons cette enfant, au seul son des ambiances de rue, et je commence à comprendre la démarche radicale et magnifique de l'auteur, et je pense : pourvu que ce soit assumé jusqu'au bout. Je redoute la phrase, l'explication, la musique, l'artifice graphique qui va tout gâcher. Je redoute aussi chez la petite fille le petit sourire en coin, le regard caméra, le geste ou l'expression "jouée". Mais non : tout reste d'une sobriété exemplaire. La petite fille reste parfaitement concentrée sur son "non-jeu", cette absence de psychologisme affecté que Robert Bresson cherchait parmi ses acteurs non-professionnels. Quant à la caméra de l'auteur, elle accompagne au plus près et à hauteur humaine cette enfant qui marche à la fois d'un pas gracile et décidé. On a

parfois l'impression d'entendre penser l'auteur : "pas si vite, attends-moi, je voudrais rester avec toi", au gré de ses travellings suivis, heureusement pas trop lisses, pas trop parfaits.

Et puis nous arrivons au port, qui semble avoir été la destination de notre petite fille. Elle regarde les bateaux, la mer, l'horizon. Un sourire délicat nous la montre sereine, heureuse. Le film est alors quasiment terminé, et je me dis : bravo, c'est formidablement simple, cohérent, singulier, humain. C'était un "grand petit" moment de tendresse, de complicité, de délicatesse.



On a vu plein de choses, sans qu'on nous les montre ostensiblement avec le doigt. Voilà un vrai regard, une vraie écriture de cinéma.

Et c'est alors que surgit l'inattendu, qui nous prépare à la touche finale, mais qu'on ne comprend pas tout de suite. Une ellipse nous fait savoir que la petite fille est restée là un certain temps. La lumière a changé, le soleil est plus bas sur l'horizon. Un jeune garçon, sensiblement plus âgé, longe le parapet et se rapproche de la petite fille sans la regarder, tous les deux fixant la mer et les bateaux. On se demande qui est ce garçon, que vient-il faire, quelle est cette façon bizarre de se rapprocher de la fille, se connaissent-ils ? C'est alors que les notes de piano entendues au début du film réapparaissent. Le garçon et la fille ont un bref échange de regard complice, le garçon se met à côté de la fille, ils regardent tous les deux la beauté de la mer au crépuscule. Et le garçon pose sa main sur l'épaule de la petite fille. Un petit geste tendre et protecteur. Fondu au noir dans la foulée. Titrage court et sobre. Dernières notes de piano. Fin du film. Cadeau. Touché au cœur. Je suis bouleversé.

Là où de très nombreux cinéastes auraient demandé aux enfants de "jouer" leur approche et leur rencontre avec des bras levés, des appels appuyés, une joie sur-jouée, avec moult bavardages et "explications", ici rien de tout cela. C'est même exactement le contraire. Je reviens en arrière, visionne à nouveau ce plan incroyable où le jeune garçon s'approche de la fille. En fait, il arrive *quasiment à reculons*, et c'est ce qui va donner toute sa beauté au geste final. C'est à ce genre de détail qu'on reconnaît une grande mise en scène.

Au-delà de la parfaite cohérence des éléments de réalisation (ses partis pris, son écriture, son regard, sa direction d'acteur, la bande son, la façon de filmer, de monter...), je me suis demandé pourquoi j'ai tellement été touché. On sait qu'un spectateur est plus facilement ému lorsque le thème évoqué le touche personnellement (l'évocation d'un lieu, d'un état



psychologique, une maladie, une disparition...), or rien de tout cela pour moi ici. Je me dis qu'il y a forcément un élément universel, intemporel qui doit transparaître dans ce film. Quel pourrait être le juste qualificatif que ces enfants expriment, complètement en symbiose avec l'écriture du film ? La délicatesse, certainement, la grâce, oui, mais encore autre chose, de plus ineffable, mais quoi ? Et je trouve ce mot : *l'innocence*. Dans cette dernière image, c'est un mélange de candeur et de force tranquille qui se dévoile, et qui évoque le paradis perdu de la pureté des

intentions. L'innocence, oui. Et je pense aux esprits simples et bons, tel le "Stalker", qui font la profondeur des films de Tarkovski, ou encore à la merveilleuse Bess qui se sacrifie par amour, par *bonté*, sans calcul, dans le "Breaking the Waves" de Lars von Trier.

En tout cas, on est loin des *stratégies*, partout mises en avant et encouragées, chez les ectoplasmes des émissions de la télé-réalité, ou chez les sinistres pantins de la politique ou du marketing industriel. *Faire simple*, être sincère, rien ne semble de nos jours être plus compliqué ! Les mirages de la technique et de la sur-dramatisation nous obligent dans nos films à surajouter des couches de musiques, des couches d'effets graphiques, des couches de bavardages et d'explications. Alors que la vérité de l'homme, sa condition même, se révèle dans le dénuement.

J'en étais là dans mes réflexions, lorsqu'une réminiscence titilla mon esprit. Cette petite fille, il me semblait l'avoir déjà vue, déjà *imaginée* quelque part, peut-être dans un précédent film. Oui bien sûr, le même âge à peu près, métissée, un peu boulotte et la même grâce : c'était l'ange gardien de mon "*Miserere*", tourné il y a 20 ans déjà. Je la faisais surgir de nulle part, sur une plage, apportant réconfort à mon héroïne, sortie laminée par le fracas du chaos économique de notre monde numérisé. Elle offrait l'apaisement, l'humanité retrouvée. Oui, c'est sans doute cet écho lointain d'une aspiration profonde qui m'a tellement touché. La simplicité, la grâce, l'innocence retrouvée. Et dans ce petit square de La Havane, c'est sans doute le même ange qui est passé. Il y a une balançoire qui bouge encore.



Charles Ritter

Lien vers le film :

<http://dai.ly/x27hq7e>

